

SULITZER

Cimballi

Le Chinois à roulette



LE CHINOIS À ROULETTES

Editions du Rocher, 2011.
ISBN : 978-2-268-07137-4

ISBN pdf : 978-2-268-00363-4

Une version abrégée de cette histoire a déjà paru dans *Paris Match*

Paul-Loup SULITZER

LE CHINOIS À ROULETTES

 éditions du
ROCHER

On est en juin, le samedi 9, l'air est tiède et doux, la nuit tombe. Vers huit heures, j'arrive en vue de Saint-Tropez mais n'y entre pas. Je prends à droite en direction de Ramatuelle, puis à gauche et, par un labyrinthe de chemins creux, rejoins la route de Pampelonne, où est ma maison natale.

Je n'ai aucune espèce de pressentiment.

Senteurs si familières de la plage, des arbousiers, de la garrigue, de la pinède que le soleil du jour aura chauffée. Surgit la Capilla où je suis né. Lumières au rez-de-chaussée, lumières à l'étage : normalement allumées. Je roule doucement dans l'allée bordée d'agaves et de lauriers-roses, stoppe devant le garage obscur, fermé, d'autant plus sombre qu'un grand micocoulier le coiffe. À ma droite, la porte de la maison est curieusement grande ouverte ; elle bée, découpant sur le sol un long rectangle de lumière. C'est à la seconde où je referme ma portière que j'ai la sensation d'une présence, sur ma gauche. Je tourne la tête et découvre alors la silhouette,

qui se confond presque avec le tronc de l'arbre. Un homme est là, parfaitement immobile, il y a dans son attitude quelque chose de bizarre...

– Oui ? Vous m'attendiez ?

Pas de réponse. Il me fixe, jambes un peu écartées, mains pendantes. C'est un Asiatique, vêtu d'une chemise claire. Sur sa poitrine, une sorte de foulard de couleur sombre. J'avance sur lui et c'est dire qu'à cet instant je n'en suis pas encore à avoir peur. Je fais six pas. Le septième est de trop : j'ai déjà compris.

L'homme est chinois, il est mort, ce que j'ai pris pour un foulard est du sang. On l'a égorgé et attaché au mico-coulier.

Cinq secondes. Le temps qu'il me faut pour réagir enfin : je me rue vers ma voiture et les deux hommes soudain débusquent, émergeant de l'ombre, de part et d'autre du garage ; leurs mains droites se dressent, révélant le rasoir-couteau qu'elles tiennent, déployé. Et ces mains me font signe dans un silence total : « Pas toucher la voiture. Allez vers la maison. Allez ! » Mimique presque aussitôt répétée, avec une inquiétante nonchalance : « Allez ! » Je me détourne et cours, cette fois dans l'allée d'agaves et de lauriers-roses, par où je suis venu. J'ai le temps d'y courir dix mètres...

Deux autres hommes. Et des rasoirs identiques. Et la même invite muette : « Allez dans la maison ! » Un demi-cercle se forme, me repousse pas à pas. Je recule et franchis le seuil. Dans ma maison de Saint-Tropez, toutes choses étant normales, il devrait y avoir Maria et Tony, les domestiques, à m'attendre ; je les ai, dès mon débarquement à l'aéroport de Nice, prévenus de

mon arrivée. Ils n'y sont pas. Je marche dans les pièces désertes, sonores. Seul: on ne me poursuit pas. Et je ne comprends pas pourquoi, je ne comprends rien, je commence à avoir peur.

La musique me parvient quand je débouche dans le grand salon ouvert sur le patio, la piscine, le jardin et la plage de Pampelonne. Le son en est grêle, délicat, notes égrenées une à une et j'ai beau deviner qu'il est un piège qu'on me tend, il m'attire néanmoins; je marche à lui comme on marche au canon, j'ouvre la porte du bureau dans l'aile droite. La boîte à musique y est posée sur la table, dans le halo de la lampe, tout à côté du bouddha d'obsidienne que mon père tenait dans la main à l'instant de sa mort, il y a de cela seize ans. J'avance la main pour en rabattre le couvercle, la voix dit derrière moi :

– Musique très jolie. Cimballi pas arrêter musique.

La voix est très étrange, comme enfantine; elle s'exprime en français, elle est celle d'une extraordinaire créature recroquevillée dans l'un des fauteuils à oreillettes. Il s'agit pourtant d'un homme, dont les mains minuscules ont l'écœurante pâleur translucide des mains de fœtus; le visage est pire encore, rosâtre ou livide selon les jeux de la lumière; les yeux jaunes injectés de sang expriment une saisissante férocité. C'est un albinos, qui serait presque un nain et bien sûr je lui demande qui il est, ce qu'il peut bien faire chez moi. Sourire :

– Je venir tuer Cimballi, je venir très loin.

Je le considère, quasi fasciné et là-dessus la musique cesse d'elle-même, les portes-fenêtres s'ouvrent, entrent les hommes qui m'ont traqué dehors...